

Le Jardin des Plantes, in Spectacle du Monde juillet-août 2008

Tout commence par un jardin. Au début du XVII^e siècle, Guy de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII, convainc son Altesse de créer un Jardin Royal des Plantes médicinales. Tout près de l'abbaye de Saint-Victor, la Couronne acquiert un domaine, le long de la Bièvre. Dès son ouverture au public en 1640, le Jardin se consacre à devenir un conservatoire botanique et un lieu d'enseignement libre. La désignation de Buffon comme Intendant (directeur) en 1739 va transformer l'établissement royal et le marquer à jamais. Buffon va régner sur la destinée du Jardin pas moins de 49 années, jusqu'à son décès en 1788. Si le style « *n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées* », il est aussi « *l'homme même* » : il « *ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer* ». Buffon donne au Jardin sa dimension humaniste et son orientation basée sur sa division de l'histoire naturelle en trois grands règnes : animal, végétal, minéral. En 1793, à l'instigation des savants du Jardin, la Convention publie un décret créant le Muséum d'Histoire Naturelle. De nos jours, le Jardin des Plantes est le lieu historique du Muséum, mais l'importance de la biodiversité dans le développement durable de la société humaine en fait aussi une vitrine de la recherche actuelle. Jusqu'à nos jours, la mission que se fixe l'institution repose donc toujours sur les trois axes définis par Buffon : enseigner, inventorier et comprendre la Terre à travers ces trois règnes.

Sous la surveillance aussi sinistre qu'ironique de la tour amiantée de Jussieu, le Jardin des Plantes étend son parallépipède au débouché de la gare d'Austerlitz. Au fond, la galerie de l'Evolution a des airs de matrone d'époque Jules Ferry. Inaugurée en 1889, la même année que la Tour Eiffel, et adaptée aux expositions modernes en 1994 par Chemetov, son immense nef métallique abrite la merveilleuse troupe taxidermique de l'Arche de Noé, grandeur nature. Dans le sous-sol transformé en bunker, des kilomètres de rayons où dorment dans le formol une partie des neuf millions d'espèces animales inventoriées ici. A la surface, placidement étendue, la galerie de l'Evolution rêve à la grande galerie du Roi Soleil en contemplant la somptueuse perspective qui mène à la Seine, encadrée sur près d'un kilomètre par deux allées de platanes centenaires.

Côté Austerlitz, le long de l'allée de Buffon, un train de péniches s'étire pour abriter les collections du Muséum. La première est l'écrin des minéraux, pierres précieuses ou ridicules ; 500 000 échantillons sont répertoriés ici, depuis les raretés du Cabinet de Curiosité de Louis XIV jusqu'aux cristaux géants du Brésil acquis récemment, en passant par les météorites, spécialité locale... Un faux acacia américain, dont ne subsiste que les impressionnants rejets de la souche, monte la garde depuis 1635 devant la barge centrale, logement bigame pour la famille des spermaphytes. S'y retrouvent la sulfureuse cryptogamie, science des plantes souterraines et sous-marines, ainsi que la non moins connue phanérogamie; en termes plus communs, le trésor le plus important de France : l'Herbier National, avec environ 11 000 000 d'échantillons ! Enfin, telle une locomotive antédéluvienne débouchant sur le boulevard de l'Hôpital, la Galerie de paléontologie. Perché sur le balcon en fer forgé, vous pourrez y observer de plus près la tête du Diplodocus géant et songer à Cuvier, dont Balzac chante ainsi la louange dans *La Peau de Chagrin* : « *Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé (...) ? (...) Notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti (...) des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie* ». Léon-Paul Fargue, chamboulé par « *ces thorax de dieux et ces fémurs de locomotive* », rêve « *à la taille des herbes qu'il foulait, à la quantité d'oxygène tout frais dont il se gonflait comme un zeppelin* » dans *Le Piéton de Paris*.

Le flanc gauche du Jardin est réservé au règne animal depuis l'ouverture de la Ménagerie en 1793. Molinos y élève sous l'Empire une élégante Rotonde pour accueillir dignement les rois des animaux. La star historique de la Ménagerie est la girafe donnée par le vice-roi d'Egypte à Charles X. Débarquée à Marseille en 1826, elle remonte la France à pied pendant plusieurs mois, escortée par l'armée et les scientifiques ; l'Europe entière viendra la dévorer des yeux à la Ménagerie, où elle vit jusqu'en 1845. Les artistes ne sont pas les derniers à se presser ici. Ainsi, vers 1830, en pleine fournaise climatique, Eugène Delacroix prévient le sculpteur Barye du décès d'un fauve : « *Le lion est mort. Au galop...* » Les deux amis se précipitent sur place pour ne pas manquer la dissection de l'animal. D'Alfred de Musset à Barbey d'Aurévilly, les écrivains viennent y observer les fauves, jaloux de leur souplesse féline, dont ils aimeraient bien parer leur style. Victor Hugo, dans l'*Art d'être Grand-Père*, rend hommage à Buffon : « *je lui sais gré/ de s'être dit qu'un jour Paris un peu tigré/ complétant ses bourgeois par une variante/ la bête enchanterait cette âme souriante* ».

Dans le prolongement de la Ménagerie, se trouvent les bâtiments les plus anciens de cet ensemble architectural hétéroclite et néanmoins remarquable. L'amphithéâtre, où tant de savants défilèrent en chaire et en os, est un véritable diamant ciselé par l'architecte Verniquet entre 1788 et 1794. Sur le côté, l'Hôtel de Magny, construit entre 1696 et 1700. Racheté par Buffon à la fin du XVIIIe lors des agrandissements du domaine, il abrite le Cabinet d'Histoire et les expositions temporaires de la collection des vélins, trésor artistique sans équivalent au monde. Initiée au XVIIe par le duc d'Orléans, amplifiée par les rois de France, la peinture sur vélin atteint son sommet au début du XIXe avec les Huet, Redouté et ses épigones.

Derrière, se trouve le dernier vestige d'un jardin courtois de la Renaissance française, un labyrinthe en colimaçon sur un monticule. Au milieu de la pente, le vénérable cèdre du Liban planté par Bernard de Jussieu en 1734. A l'ombre de son ramage, nous retrouvons Eric Joly, directeur de la section botanique du Jardin des Plantes, plongé dans une méditation rêveuse. Monsieur Joly nous fait l'insigne honneur d'être notre guide bucolique. Nous redescendons la butte et passons devant le gingko biloba : *« vous voyez là un fossile vivant, d'origine chinoise ; cet arbre existait déjà du temps des dinosaures, il y a cent cinquante millions d'années. A l'automne, les amoureux adorent se photographier sur son tapis de feuilles d'or. »*

Nous remontons vers les serres, édifiées sur un terre-plain à gauche de la galerie de l'Evolution. Les deux premières, montées dès 1836, sont les plus anciennes au monde de cette importance. La dernière, construite en 1937, a des allures de décor pour *Metropolis*. *« Malheureusement, elles sont en réfection pour le moment, s'excuse Eric Joly. La réouverture au public est prévue pour mars 2009. La serre dite « mexicaine » abrite les plantes des régions désertiques et semi-désertiques du globe. La serre suivante regroupera la flore de Nouvelle-Calédonie, un projet passionnant. Plutôt que d'avoir le enième assemblage de plantes exotiques, nous avons décidé de nous concentrer sur cette flore assez peu représentée dans l'hémisphère Nord, et à laquelle nous avons un accès historique privilégié. La grande serre des années trente sera dévolue aux plantes tropicales en général ».*

Devant cette dernière, deux buissons fleuris de *Kolkwitzia amabilis* (origine, Chine) servent de portail à la mythique Ecole Botanique. *« L'Ecole Botanique n'a rien d'une école dans le sens courant; c'est en fait l'héritage du jardin ancien des vertus, celui des plantes médicinales que l'on enseignait aux médecins au XVIIe et au XVIIIe siècles. Les cultures sont rigoureuses scientifiquement afin d'être également utilisables pour les chercheurs. Mais c'est un espace ouvert au public, et nous étiquetons chaque espèce. De plus en plus de gens sont des citadins qui n'ont pas les connaissances basiques du terroir paysan comme il y a trente ou quarante ans ; c'est pourquoi nous avons aussi créé un potager pédagogique au pied des serres, avec les variétés de légumes usuels mais aussi d'autres espèces anciennement cultivées, qui ont disparues de notre alimentation ».* Disposant d'un long rectangle de près d'un hectare entre le parterre et la Ménagerie, les jardiniers entretiennent ici autour de 3500 plantes classées par familles botaniques. Entre les plates-bandes, des plantes sont regroupées comme en milieu naturel. Enfin, en alternance, six bassins peuplés de grenouilles et de poissons accueillent les plantes aquatiques et sub-aquatiques. Dans l'enclos de cette Ecole Botanique, un pin Laricio de Corse, planté par Antoine-Laurent de Jussieu en 1774, dresse sa silhouette quelque peu échevelée. Embaumé par le parfum lourd des pensées sauvages semées à son pied, l'esprit s'étourdit de tant de sensations accumulées.

Suivant Eric Joly d'un pas de somnambule, nous empruntons un passage souterrain pour pénétrer dans le Jardin Alpin, créé dans les années trente. L'isolement de ce lieu enfoncé dans une petite dépression donne alors l'illusion d'un monde fantastique, proche de celui d'*Alice au Pays des Merveilles*. 2000 espèces montagnardes de toutes les régions du globe y coexistent, soignées par une escouade de jardiniers attentionnés. *« Je travaille avec cinquante jardiniers pour entretenir l'ensemble du Jardin des Plantes »*, nous précise Eric Joly.

Le Jardin Ecologique est le prolongement vers la Seine de l'Ecole Botanique. D'une surface équivalente d'un hectare, il fut aménagé dès 1938 et repensé en 2005. *« Reconstituer des milieux entropisés est une démarche moderne, qui permet de replacer l'homme dans la compagnie de la nature alors que jusqu'à présent le principal objectif de l'homme a été de lutter contre ou de dompter la nature. Le délabrement engendré nous rappelle le lien vital : sans les plantes, l'homme ne peut pas exister, tout simplement ».* Eric Joly a recréé ici les associations végétales, minérales et géologiques d'Ile de France. La philosophie est proche de celle prônée par Gilles Clément dans le jardin du musée des Arts Premiers. Une vigne de pinot noir est cultivée avec ses plantes accompagnatrices sauvages, sans pesticides. Seul antifongique autorisé : la bouillie bordelaise... Une mare protégée des volatiles permet au milieu naturel de se reconstituer sous l'œil des scientifiques. Enfin, un milieu forestier d'Ile de France sert de laboratoire pour l'étude de la biodiversité. Des centaines d'insectes s'y installent, et les chercheurs étudient le rééquilibrage naturel des populations végétales et animales. Nous croisons une équipe de chercheurs, venue observer une invasion étonnante de coccinelles chinoises : ne pas oublier que le XIIIe est notre Chinatown.

Parvenus aux grilles donnant sur la Seine, nous redescendons maintenant les carrés – qui n'ont de carré que le nom - du parterre central, où des milliers de plantes d'agrément sont disposées. Au centre, des fleurs de pavots jaunes, oranges et rouges. Leurs pétales fragiles frissonnent dans la brise légère, qui semble chanter : « *je t'aime et je crains / de m'égarer/ et je sème des grains/ de pavots sur les pavés* »... Les bruits de la ville nous parviennent de manière très étouffée, permettant à l'oreille de percevoir une symphonie de pépiements. « *Le Petit Labyrinthe, qui est un espace presque clos derrière l'Ecole Botanique, va être transformé en un jardin ornithologique. On compte ici 34 espèces d'oiseaux nichant dans le Jardin, y compris une chouette, que j'ai déjà entendue hululer la nuit. L'année dernière, un héron cendré s'est installé pendant quelques mois dans les bassins de l'Ecole Botanique* ». La biodiversité est au cœur de la démarche actuelle du Jardin des Plantes. « *Il faut voir la biosphère comme un tissu vivant unique, où tout est lié, comme dans une toile d'araignée. Nous préparons d'ailleurs un parcours araignée dans le Jardin, avec une spécialiste du Muséum* ». Je suggère d'inviter également l'arachnéenne Louise Bourgeois à participer...

La transmission du savoir et la continuité historique nourrissent la démarche d'Eric Joly. Au pied du Sophora japonica, planté par Jussieu en 1747 à partir de graines envoyées par le père d'Incarville, missionnaire correspondant du Jardin du Roy, il nous fait une dernière confidence : *Nous allons avec les ethnobotanistes du Muséum réintroduire les plantes médicinales anciennes, les plantes à parfum et de tissage, dans le carré historique de Lamarck* ». Lamarck, dont la statue accueille les visiteurs à l'entrée des grilles, est la figure historique préférée de notre hôte. Critiqué et caricaturé par Cuvier puis par Darwin, qui s'était approprié certaines de ses intuitions sur l'Evolution, Lamarck revient en force dans l'étude des milieux naturels et de la biodiversité. Pas de doute, le Jardin des Plantes, cette évocation grandiose et charmante du passé, a de l'avenir.